

Pour une politique de l'amitié

Zvi Szir

L'amitié peut-elle être le principe d'une société, dans laquelle la transformation de l'individu est plus élevée que la régulation générale ? — Zvi Szir posa cette question en 2012 lors d'une conférence au Goetheanum.

Dans une ville nouvelle tout apparaît désordonné. Ce n'est que lentement que l'on découvre qu'ici c'est un bon endroit et là non. On commence à distinguer, on aime ce café-ci et on évite ce quartier-là. Des lieux prennent naissance par des différences, ils sont toujours spécifiques. Mais à présent, il y a ces lieux-là qui sont particuliers parce que quelque chose s'y est produit dans le passé. Par exemple, un mont, qui est apparu il y a des millions d'années dans un pays plat. Ou bien le second Goetheanum, qui fut édifié sur les fondations du premier. Ou bien dans la vie personnelle : J'eus un accident d'auto dans ce virage, et toujours, lorsque j'y passe en voiture, c'est quelque chose de particulier. Ces endroits deviennent des lieux parce qu'ils ont une histoire. Que d'une manière subtile ou grossière, nous les visitons en touristes. Je me rends à Venise, parce que je veux voir la Renaissance. Je vais sur une plage particulière. Et même s'il n'y a aucun touriste, je suis le touriste — venu pour consommer. L'autre genre de lieux sont ceux où un événement se produit. Il n'existe qu'aussi longtemps que les êtres humains les investissent. Que l'événement vienne à cesser, ils deviennent des lieux historiques. Il existe des clubs de musique, dans lesquels un développement musical eut lieu. Dans le *Starclub* de Hambourg, les *Beatles* ont joué pour la première fois. Plus tard, le club devint peu important au plan musical, on continua pourtant d'y jouer les *Beatles*. L'événement est passé, mais l'histoire reste. — Aux lieux historiques, nous avons une relation qui nous engage. Si quelqu'un voulait démolir la cathédrale Saint-Pierre, je serais contre. Nous voulons conserver ces lieux comme ils sont. Nous ne voulons rien d'autre, au maximum restaurer, de sorte que d'autres se souviennent et puisse accueillir les fruits du passé. À l'inverse, nous aspirons à cette fin en un lieu, qui doit être un événement, sans relâche pour produire la différence. Un tel lieu doit toujours se distinguer de lui-même. Une salle de concert avec le meilleur orchestre sera ennuyeuse, si chaque jour le même concert y est joué. Un événement vit du fait qu'il est toujours un processus en devenir.

Des lieux ont un problème

Tous les deux genres de lieux amènent des problèmes avec eux. Un lieu en devenir doit s'interroger sur la façon dont son identité se conserve alors qu'il est censé être en transformation. Un café, dans lequel on a joué un jour du roc, un autre jour de la musique classique, ensuite du jazz et entre temps de la musique techno, deviendra difficilement un lieu attractif. L'expression du devenir ne doit pas être arbitraire, le lieu doit porter un caractère déterminé. Il doit rester perceptible que « quelque chose » est sur le point de devenir et ce « quelque chose » ne peut qu'être porté par l'humain. Dans les formes de protestation de ces derniers mois, il en vit quelque chose. Pourtant ces lieux sont très fuyants, il n'y a rien qui leur confère un fondement historique. Un groupe d'êtres humains doit avoir mis la main sur le lieu, de sorte qu'il reste dans le « devenir ». Cela crée pour une telle communauté un problème permanent d'identité. — Les lieux historiques ont le problème qu'ils édifient leur identité sur le passé. Plus ils sont éloignés de leur justification historique, davantage ils perdent ce qui fait d'eux des lieux. Avec le temps, ils s'effilochent, sont exploités et perdent leur sens. On peut y aller, s'y photographier et c'est tout. — Au Goetheanum, nous voulons toutes ces deux qualités et nous luttons pour cette raison aussi avec ces deux problèmes à la fois. Dans la fréquentation de l'édifice du Goetheanum nous tendons plutôt à la conservation historique. L'anthroposophie, en tant que mouvement, porte plutôt le dessein d'être un lieu, qui donne au devenir — ce qu'est en effet l'esprit humain en soi — un chez soi.

Comme un lieu reste-t-il un événement ?

Des lieux dans lesquels des êtres humains cultivent des formes de comportement tout à fait déterminées, deviennent des êtres. Il y a la représentation que certains édifices ou communautés peuvent être des sortes de pots pour des êtres, qui ensuite s'y incarnent d'en haut. Mais des lieux

n'ont pas d'êtres, ce sont eux-mêmes des êtres. Là où quelque chose se comporte d'une certaine manière et pour cette raison se distingue d'autre chose, là est présent cet être-ci ou cet être-là, ou justement pas. Quant à savoir si et comment cela se produit, cela dépend de l'art et de la manière dont nous collaborons entre nous. Originellement, on appelait politique cette action et ces négociations communes. Que la politique soit devenue aujourd'hui quelque chose de déplacé, n'a que peu à faire avec cela. En vérité, la politique est la forme de la manière dont un groupe se comporte ensemble, ou bien les formes de détermination de cette relation. — Les justes comportements politiques qui seraient censés régner, sont-ils pour créer un lieu dans lequel le motif principal fût le devenir ? — À cet endroit, la question se pose de l'amitié. Car l'amitié est peut-être la forme la plus profonde, la plus haute et la plus humaine de relation. Dans un sens religieux ou de partenariat, on l'appelle aussi amour. Un conte arabe nous dépeint aussi nonobstant un problème central de l'amitié.

Un jeune homme vint à son père : « Regarde, j'ai un millier d'amis ! » — « Si tu as un millier d'amis — rétorqua le père — « tu n'en as aucun ! Je n'en ai qu'un mais c'est un vrai ami. » Le jeune répondit là-dessus : « Mon millier d'amis sont aussi mes vrais amis », et il persévéra jusqu'à ce que le père proposât une épreuve : « Nous tuerons un mouton et nous le fourrerons dans un sac. Avec cela tu iras chez chacun de tes mille amis et tu diras que tu as tué quelqu'un et que tu as besoin d'aide pour t'enfuir de la ville. Nous verrons bien ce qui arrivera ! » Le jeune frappa aux portes de ses amis et leur demanda de l'aide. Après un temps long il revint chez son père : « Aucun ne m'a fait entrer, quelques-uns m'ont proposé de me présenter à la police, certains m'ont chassé et menacé d'appeler la police si je ne disparaissais pas. » Le père opina de la tête et dit : « Va à présent chez mon ami. Il ne te connaît pas, mais dis-lui que tu es mon fils, que tu as tué un homme et que tu as besoin d'aide — seulement cela ! » Le fils s'en alla, frappa à la porte. Lorsque l'ami du père lui ouvrit, il dit : « Je suis le fils de ton ami, j'ai tué un homme et j'ai besoin d'aide ». L'homme le fit entrer chez lui, fit couler un bain, le lava, lui donna des vêtements propres et enterra le sac dans le jardin. Puis il lui remit tout l'argent qu'il avait chez lui et lui proposa de voyager un certain temps jusqu'à ce que tout se calme. Honteux et touché aux larmes, le jeune remit l'argent à son père. Et tous deux se rendirent chez l'ami du père et lui racontèrent l'épreuve à laquelle il avait été soumis. Ils déterrèrent le mouton, l'apprêtèrent et célébrèrent une fête de l'amitié.

L'amitié fait sauter la loi

L'élément le plus admirable de l'amitié — que je ferais tout pour mon ami — c'est en même temps le problème. Par l'amitié je place un être humain au-dessus de tous les autres. L'amitié absolue c'est carrément que je ne le considère pas seulement comme un homme « égal aux autres », mais au contraire comme particulier. Si particulier, que je le place au-dessus des lois : « Ton acte est épouvantable, mais étant donné que je t'aime, je me rangerai de ton côté. » Pensé plus loin, cela veut dire que notre société construit sur des principes qui se trouvent carrément opposés à cette forme supérieure de relation humaine : devant la loi tous sont censés être égaux. Pour le principe de l'amitié, chaque ami est tout particulier. Il se peut que je me décide pour le bien de mon ami, à le livrer à la loi, mais l'inverse peut aussi être. L'amitié crée de singulières relations, des relations que je n'ai avec personne d'autre. Cela ne veut pas dire que je puisse avoir mille amis, mais que je devrais entretenir avec chacun une relation unique. En principe, l'amitié ne peut donc se trouver en dessous d'aucune loi, parce que les lois ont un caractère général et l'amitié a un caractère spécifique. On peut certes avoir deux amis, mais aucun n'est remplaçable par un autre. Amitié et égalité sont antinomiques devant la loi. Avant de poursuivre, trois distinctions doivent être constatées.

Aucun amis

1. Amitié et amabilité n'ont rien à faire l'une avec l'autre, elles sont carrément l'inverse. L'amabilité cherche à être également amical avec tous les êtres humains. L'amabilité est une chose gentille, elle ne devrait seulement pas être confondue avec l'amitié. Lors d'un fête on remarque que si j'invite tout le monde, c'est comme si je n'avais invité personne.
2. L'amitié construit sur le caractère unique d'un être humain et ne le confond pas avec son sujet. Le sujet est un collage d'opinions et n'a rien à faire avec ce qui nous rend uniques.

C'est toujours une désillusion de remarquer que nos opinions — qui nous semblent les plus proches — sont très impersonnelles. — La singularité c'est en cela de découvrir « comment » on édifie son sujet, et non pas le sujet qu'on a édifié. C'est pourquoi on peut avoir le sentiment devant une personne de 15 ans : Momentanément, il est insupportable, mais il deviendra un dément. Ses opinions, sa musique — tout ce qu'il dit, est insupportable, mais la « manière » dont il le fait, là dedans il y a quelque chose de particulier. »

3. L'amitié doit être disposée de manière asymétrique, et donc unilatérale. Je ne peux pas attendre que mon amour se heurte à un amour opposé. S'il est censé être mon ami, parce que je suis son ami, la relation n'est plus singulière. Alors ce sont les affaires. Ou bien encore la fraternité dans un sens économique. C'est-à-dire, que la morale de l'amitié fonctionne totalement de manière unilatérale.

Amis d'amour

Qu'est-ce que cela signifierait d'ordonner l'amitié en un principe de société ? — Je pense que le besoin est évident ; c'est la seule et unique forme de société, qui fait son principe fondamental du devenir, à savoir, la production incessante du différent, de singularité, d'unicité. Ce n'est que si je ne considère jamais l'autre comme général, à savoir comme déjà devenu, que la vie ensemble peut se restaurer constamment. Il ne peut naturellement pas s'agir de trouver des lois ou des formes pour réaliser un tel idéal. Formes et lois découlent lorsque les êtres humains commencent à penser autrement. Et non l'inverse. On ne peut exiger la singularité comme une loi. Il ne s'agit donc pas de changements de lois, mais au contraire d'un changement d'attitude. Avec cela le penser idéaliste serait retroussé [*um-stülpen*] sur la société. L'ancien précepte : « Ne demande pas ce que la société fait pour toi, mais au contraire ce que tu peux faire pour la société^(a). » Ici on a une partie de quelque chose de plus grand, la singularité n'est pas si importante. Un autre regard serait : « Que puis-je faire pour toute individualité humaine de la société ?^(b) » Ici ,c'est l'individu qui devient important, et non pas la société dans sa généralité. Il s'agit donc que lui ou elle, que des êtres humains concrets, avancent dans leur développement et il s'agit de ce à quoi ressemble mon soutien pour cela. Le principe archétype « un pour tous » serait retroussé dans une société, dans laquelle les êtres humains individuels se placent au service de l'être humain individuel. Il y a là-dedans un principe d'avenir, dans lequel le devenir est moteur de la société, puisqu'il adapte toutes les actions aux relations humaines concrètes. Lorsque le devenir de l'individualité humaine est au centre, ce sont alors des différences qui sont cultivées et non pas des généralités. Des lieux physiques comme spirituels pourraient naître qui ne sont pas subordonnés à des histoires écrites, mais existent au contraire à partir de la production permanente de singularité différente.

Des règles pour les briser

Cette image d'une amitié se fondant sur des lieux est un phare, dans la direction duquel une communauté peut travailler. En même temps, elle soulève naturellement de nombreuses questions et peurs. Un tel lieu s'évertuerait, par exemple, à avoir aussi peu de règles que possible, car il favorise incessamment l'exception vis-à-vis des règles. Car la relation à l'ami est toujours une relation à l'exception. C'est-à-dire que toute règle ne serait existante que pour être dépassée au plan de la situation. Dans l'impressionnant récit du « Grand inquisiteur » de Dostoïevski se trouvent quelques-uns des grandes réserves et peurs, qui se rattachent à un tel genre de société d'êtres humains libres. Une autre contribution sera faite à l'avenir pour cela et une éventuelle solution à ces problèmes.

Das Goetheanum, n°26/2013.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Ce texte repose sur une conférence qui eut lieu durant l'hiver 2011/12, dans le contexte du projet d'exposition « Un à un avec le Goetheanum [*Goetheanum Einzueins*] »

Zvi Szir peint, écrit et pense, il a fondé et dirige avec Julitta Krebs la *Neue Kunstschule* [*Nouvelle école d'art*] de Bâle : www.neuekunstschule.ch

Perle

Ce que nous faisons ou avons fait, appartient au monde objectif, c'est mis en œuvre par le *Karma* ; ce que nous sommes en tant que personnalités est en devenir permanent. Et le jugement que nous arrêtons sur n'importe

quoi, de ce qu'un être humain a fait, doit être fondamentalement considéré au fond comme autre chose que le jugement que nous portons sur la dignité ou l'indignité d'une personnalité humaine. Si nous voulons nous approcher des mondes supérieurs, nous devons apprendre à être capables de faire face à la personnalité humaine aussi objectivement que nous faisons face à une plante ou une pierre. Nous devons apprendre à pouvoir avoir part aussi à la personnalité de ces êtres humains-là qui ont exécuté des actes que nous devons peut-être condamner au sens le plus éminent du terme. C'est précisément cette séparation de l'être humain de ses actes et aussi de son *Karma*, que l'on doit pouvoir réaliser, si l'on veut être en situation de conquérir une relation correcte avec les mondes supérieurs.^(c)

Rudolf Steiner, GA 164.

Notes du traducteur

- (a) Phrase célèbre que John Fitzgerald Kennedy (1917-1963) a aussi prononcé en la contextualisant pour les Américains du Nord vis-à-vis de ce qu'ils attendaient des USA, au début de son mandat. Il fut assassiné trois ans après, sans avoir pu réaliser tout ce qu'il se promettait de faire.
- (b) C'est déjà nettement plus dans l'esprit de *La Philosophie de la Liberté* ; car il ne s'agit plus d'agir en masse, mais d'agir en éclairant l'individu, pour que lui-même s'associe à la société dont il devient une partie éveillée et capable d'initiatives, car il sait qu'elles seront respectées par les autres, bref, en fait, exactement le contraire du nationalisme ou du nazisme, par exemple.
- (c) Autrement dit : tu dois juger les actes et les condamner si besoin. Mais tu ne peux juger ton frère en Christ, car ce n'est pas ton affaire, ce n'est pas vis-à-vis de toi qu'il est responsable, mais vis-à-vis de l'humanité et de son Représentant. Tu ne peux qu'intercéder pour lui auprès de ce Représentant.